

DÉMARRAGES EN CORRESPONDANCE

L'enfant a besoin de communiquer. Il a besoin de dire à d'autres ce qu'il a fait de bien, le fruit de ses recherches, et aussi ce qu'il n'a pas réussi.

Par l'imprimerie à l'école et le journal scolaire qui en était la résultante, il a pu mettre sur le papier ce qu'il avait à dire librement. Première conquête. Le journal scolaire qu'on envoyait dans sept ou huit autres classes, qu'on distribuait dans le village, dans le quartier, c'était déjà la communication, la porte ouverte sur l'extérieur. Un mot, une lettre qu'on ajoutait, voilà la correspondance qui prenait forme.

Et Freinet écrivait : «La correspondance interscolaire est le complément indispensable de l'imprimerie à l'école. C'est elle qui lui accorde raison d'être et permanence, qui motive pédagogiquement, fonctionnellement toute notre activité en lui apportant le sens social qui déborde la scolastique et hausse notre effort jusqu'à la compréhension et à l'efficacité de l'humain. Si vous employez l'imprimerie pour elle-même vous risquez désillusion et lassitude. Avec la correspondance interscolaire vous touchez une corde nouvelle dont les vibrations ne feront que s'amplifier et dont les conséquences scolaires, intellectuelles, affectives et sociales sont incalculables...»

Il convenait, pour éclairer ce propos, de revenir aux sources et nous avons la prétention d'affirmer que la correspondance sous toutes ses formes, est une des pièces maîtresses de la pédagogie Freinet.

La question d'aujourd'hui : comment démarrer ?

Ce sera à travers le vécu, que nous parlerons de démarrage.

En correspondance de classe à classe (j'allais dire correspondance classique) comme en correspondance naturelle, la part du maître est importante. Il ne faut pas le nier.

Correspondance de classe à classe

Au début, quand je voulus me lancer dans la correspondance «interscolaire» je demandai à être intégré dans une équipe d'échanges de journaux scolaires (sept à huit classes). C'était Alziary, à l'époque qui était chargé de ce travail, sur le plan national. Aussitôt reçue, j'apportais la liste des huit classes avec lesquelles nous allions échanger nos journaux. Déjà, je pouvais constater la joie des enfants à l'idée de connaître d'autres classes, d'autres camarades. Point de lettres, que les journaux. Et puis un jour, une lettre vint d'un maître d'une école de Bar-sur-Seine, Pierre Guérin, qui avait pris l'initiative d'écrire à tous les collègues de l'équipe des huit pour établir une correspondance privilégiée de classe à classe dans le but d'organiser un voyage-échange en fin d'année scolaire. Pierre n'eut qu'une réponse, la mienne. D'accord ! Et la liaison fut établie entre nos deux classes. Toute la correspondance était évidemment axée sur le futur voyage-échange, avec de temps à autre, quelques lettres plus affectives. Le voyage-échange eut lieu. Ce fut un succès. Pierre et moi nous connaissant bien, nous décidions (vous voyez bien qu'elle était grande la part du maître) de continuer la correspondance durant l'année qui suivit. Nous avions, alors, pris toutes les mesures afin que les échanges soient fructueux. Les élèves se connaissaient en partie, les «mariages» furent faciles. Nous nous étions mis d'accord sur :

- la fréquence des envois,
- les enquêtes à mener dans chaque milieu ;
- les échanges de colis, etc. ;
- la présentation des lettres individuelles ou collectives.

Un nouveau voyage-échange clôtura cette deuxième année. Toujours aussi enthousiasmant. Il faut dire que nous avions axé nos échanges sur la rencontre de fin d'année. Nous fîmes ainsi quatre ou cinq voyages-échanges dont un international (Angleur, Troyes, Beauvoir).



J'avais fait de la correspondance interscolaire le support de ma classe. Tout y était inclus : le français, les maths, les sciences, la géo, l'histoire. Que de sujets pouvait-on aborder !

Au fil des années, la pratique des «mariages» devenait moins directive. Avec une classe de Lausanne, c'est un album que nous reçûmes en début d'année, avec des photos des enfants et le portrait écrit par un copain. Mes élèves n'avaient qu'à choisir dans l'album. Parfois une demande : «J'ai huit ans, je m'appelle Gérard, je voudrais un corres avec des cheveux bruns, et qui aime le foot.» — «Je le prends, ce sera mon copain !»

Il y avait bien ceux qui restaient «sur le carreau». Personne n'en voulait. Nous décidions alors, avec le collègue de les prendre comme nos propres correspondants.



Il y avait aussi ceux qui ne voulaient pas écrire, refusaient toute participation. On essayait de les y obliger par un tas de subterfuges. C'est Alain, grand garçon individualiste au possible, qui refusait systématiquement d'écrire à sa correspondante, une fille de douze ans, d'une classe de l'Isère. Pourquoi ? «*Parce que c'est une fille... Parce que je n'aime pas écrire !*»

Des mois passèrent. Alain ne voulait toujours pas correspondre, et pourtant, assez régulièrement il recevait des lettres de la fille. J'intervenais souvent, mais sans succès. Un jour, je lui dis : «*C'est pas chic ce que tu fais. Tu as bien quelque chose à lui envoyer... N'écris pas puisque ça t'ennuie, mais tu peux bien trouver...*» Enfin, pour avoir la paix, il apporte deux cailloux. «*— Voilà ce que je lui envoie... et c'est tout !*
— *Si tu lui disais où tu les as trouvés ?*
— *Non !*»

Les cailloux partirent vers l'Isère. Une semaine après, lettre de la fille avec un petit paquet : des petits galets ronds, veinés. Un mot : elle les avait trouvés dans le lit d'un torrent, d'un torrent des Alpes... Te rends-tu compte, Alain !... Alain compulsait les cailloux, les aligna sur le bord de la table où ils demeurèrent plusieurs jours faisant l'admiration des copains.

Il ramena des silex bicornus, coupants. Je l'interrogeais et je devins son secrétaire pour écrire qu'Alain les avait ramassés dans une fosse, en forêt, endroit où, autrefois, on extrayait des silex pour la construction des maisons.

Réponse de la fille avec d'autres cailloux. La correspondance cailloux était lancée. L'institutrice de là-bas se demandait bien si ça avait un sens, des cailloux. Les envois étaient onéreux à cause du poids. L'expérience dura jusqu'à la fin de l'année scolaire. Quelles richesses ! Les deux classes s'intéressèrent à cet échange et le bilan fut positif tant sur la connaissance du sol et du sous-sol que sur la vie de nos deux régions.

Et la correspondance naturelle vint...

Evidemment la nouveauté était un appât et nous fûmes quelques dizaines à y mordre. Nous n'apportions plus l'adresse d'une classe mais nous donnions à l'enfant la possibilité de choisir ses correspondants dans une liste de quarante classes au début, d'une vingtaine ensuite. La Gerbe était le trait d'union entre ces classes. Le maître affiche la liste des classes de son circuit. La liste là, sur le mur. Elle peut y rester longtemps sans susciter de questions. Impatience du maître. Ne pas démarrer trop vite, attendre que le besoin se fasse sentir... oui, mais, les jours passent.

Première réunion de la coopé. On a parlé de ces classes dispersées à travers la France. Sur une carte on a situé les départements. Les enfants ont choisi, ont lancé des appels dans plusieurs classes : lettre à un correspondant inconnu, dessins, photo... et attendre les réponses.

Il n'y avait pas, dans ma classe de date impérative pour les envois. Ça partait comme ça, quand les lettres étaient prêtes et ça arrivait de même. Nul n'est obligé d'écrire. C'est ce qui fait l'originalité de cette forme de correspondance. Mais attention, il y a un contrat à respecter, véritable engagement vis-à-vis des autres classes.

Cette année, Odile a eu la liste des classes de son circuit vers la mi-octobre. Nous sommes en novembre et ça démarre à peine. Les deux tiers de ses élèves sont des nouveaux qui n'ont jamais fait d'échange. Sur une classe de 17, tous on voulu un correspondant. Ils ont écrit dans 8 classes différentes. Quelques réponses seulement... Thierry a écrit au maître d'une classe de Paris, curieux direz-vous ! Non naturel autant que naïf.

Voici la lettre de Thierry :

«Cher Jean-Marie. Je m'appelle Thierry Lefèvre et j'ai 11 ans nous sommes cinq enfants à la maison un frère et trois sœurs. j'habite à hodeng hodenger et je vais à l'école de Beauvoir et toi ou habite-tu à l'hautelle ou à la maison. vas-tu à la mer ?» (Cette dernière phrase a été écrite par la maîtresse, Thierry la lui a dictée.)

Réponse de Jean-Marie Ostarena, le maître :

«Cher Thierry, je n'habite pas à l'hôtel mais dans un immeuble. Je prends chaque matin le vélo pour aller à la gare. Je monte dans le R.E.R. qui me conduit jusqu'à l'Opéra. Je prends ensuite le métro pour aller jusqu'à l'école. J'irai au Havre et à Pont-Audemer pendant les vacances de la Toussaint... Jean-Marie. Bruno Alexandre veut bien correspondre avec toi...»

Réponse de Thierry :

«Cher maître, j'ai reçu votre lettre merci nous avons un ami coop sur le R.E.R. mais nous ne le trouvons plus qu'est-ce que c'est exactement ? à combien de km de paris habitez-vous ? je ne connais pas paris parce que je n'ai pas pu aller au voyage de fin d'année au revoir. Thierry.»

Une classe de Bruxelles, celle de Landroit Henry, a écrit la première donnant quelques renseignements sur les prix en Belgique, sur leur école. La réponse a été faite aussitôt sous forme d'une lettre collective où l'on a posé beaucoup de questions. Un démarrage qui promet d'être fructueux.

Le chantier de correspondance naturelle a été créé et les camarades qui y travaillent respectent les démarches de l'enfant. Mais nous respectons les démarches de chacun.

«Il faut briser cette fausse rivalité de correspondance naturelle et de correspondance traditionnelle. Et s'il faut une étiquette sur le travail de notre chantier, ne gardons que le mot correspondance.»

Roger DENJEAN

